

F R A
N C O
F O N
I  A

Francofonía

Universidad de Cádiz

francofonía@uca.es

ISSN (Versión impresa): 1132-3310

ESPAÑA

2006

Mercedes Travieso Ganaza

RESEÑA DE "LA PLANTATION" DE CALIXTHE BEYALA

Francofonía, número 015

Universidad de Cádiz

Cádiz, España

pp. 280-282

Red de Revistas Científicas de América Latina y el Caribe, España y Portugal

Universidad Autónoma del Estado de México

<http://redalyc.uaemex.mx>



BEYALA, Calixthe (2005) *La Plantation*, Paris, Albin Michel, 454 pp. [Mercedes TRAVIESO GANAZA]

Une multitude de personnages tourbillonnent entre les pages de ce nouveau roman de Calixthe Beyala bâtissant une fresque qui a comme cadre le Zimbabwe délabré du régime de Robert Mugabe. Première provocation de cette romancière franco-camerounaise, celle de prendre le parti des colonisateurs, et c'est que, en effet, elle plonge dans l'univers des fermiers Blancs qui y habitent et se situe dans la peau de Blues Cornu, une jeune africaine... blanche.

Les réverbérations d'*Autant en emporte le vent* sur le texte de *La Plantation* annoncées dans la quatrième de couverture, se révèlent inévitables, parfois explicites: "Et demain sera un autre jour" (313). Le deux récits s'occupent justement de décrire une chute. Un monde de privilèges, de hiérarchie, d'élite reposant sur des principes sacralisés du colonialisme blanc s'écroule et laisse la place au monde prétendument "égalitaire" d'une Afrique noire. L'expropriation des territoires des fermiers blancs par le gouvernement noir de la nouvelle Zimbabwe met fin à la colonisation endurée, et promet la substitution d'une politique de privilèges basée sur la couleur de la peau, voire sur la possession de la terre, par une politique Africaine et noire ("bantousée") qui se révélera par la suite aussi abusive et inégalitaire que la première — "Les Noirs sont en train de devenir des mauvais Blancs" (109). Lors du processus, les crispations raciales explosent exacerbées et les "haines sournoises qui mijotaient depuis des lustres sur les braises de l'histoire : celle de l'esclavage et de la colonisation" (110) ressurgissent fatalement. Les Africains blancs, victimes à leur tour d'arrestations et d'humiliations, assistent désarçonnés à la perte du paradis inaugurant le texte, à la perte des illusions, des fidélités et des idéalismes, de la supériorité naturellement assumée, de la sécurité rassurante de l'argent et des traditions: "À la poubelle, cette vue de luxe et d'insouciance que seule l'Afrique savait offrir aux Occidentaux à prix modérés" (385).

Cet univers entiché des principes de ségrégation ethnique, cet univers huis-clos cachait pourtant les voluptés de la chair, indifférentes à la couleur, à la stratification sociale et même à l'identité sexuelle du partenaire. Parce que le sexe, comme dans d'autres récits de cette auteure, reste présent tout au long du récit, embaume et enivre cette colonie des paroxysmes ambulants que sont les personnages. De la violation de la fille à la dégradation tortionnaire des prostituées, de la frigidité au lesbianisme, de la polygamie à l'adultère consenti, le texte exsude une sexualité à mi-chemin entre la dépravation et le réalisme mais qui sert,

tel l'argent, comme monnaie d'échange, comme moteur inéluctable des équilibres politiques et économiques du pays.

“Dans ce roman, il n'y a que des anti-héros” affirme Calixthe Beyala dans une interview à propos de son œuvre (*Amina*, avril 2005), et certes, *La Plantation* est habitée par des personnages imparfaits à porte à faux entre l'excellence du dévouement et de l'amour les plus sincères et les misères, les ambitions et les jalousies les plus dévastatrices et ravageantes; il n'y a ni méchant ni gentil à part entière; il n'y a pas de héros accomplis et sans tâche, il n'y a que des individus en faiblesse, trébuchant dans le tournant politique d'un pays en crise et dont tous les fondements risquent de chavirer .

Beyala tisse dans *La Plantation* une véritable saga africaine où la personnalité chatoyante de cette nouvelle Scarlett qu'est Blues s'avère la protagoniste. Admirée par sa beauté mais mise à l'écart par sa rébellion et par sa fierté, elle prend le pas lorsque tout son univers enfantin s'ébranle autour. La terre africaine, cette Tara devenue Plantation, en ressort comme source génétique, permettant la définition identitaire de la jeune héroïne, aussi ingénue qu'impétueuse et résolue, en proie d'une prise de conscience politique et humaine. Enracinée dans cette terre dont elle extrait la force, le courage pour continuer malgré la détresse, elle affirme son africanisme (382). Et de cette sorte, le personnage de Blues parle aussi du destin des femmes africaines, soient-elles blanches ou noires, de leur double soumission et exploitation de la part de l'homme et de la race — “Parce qu'être femme et blanche sur cette terre était une tare si profonde qu'il lui fallait apprendre à dépasser cette double servitude” (269).

Mais *La Plantation* compose, surtout, un roman choral qui trace l'accomplissement d'une trajectoire globale où les destinées individuelles se mêlent pour se perdre ensemble dans l'esprit du temps; une multitude de personnages —noirs et blancs— peinent à vivre ensemble, s'entrelacent, se haïssent et s'aiment dans le cadre d'un pays bouleversé. Ce sont précisément les rapports entre Noirs et Blancs que Beyala remet en question en se plaçant, provocatrice, du côté de l'africain d'origine européenne; ce faisant, elle passe en revue les préjugés institués le long de générations de part et d'autre, l'exclusion passée sous silence du métis, les réalités qui, en dépit de la couleur de la peau, servent à définir l'identité africaine.

L'humeur acide de l'auteure construit cet échiquier humain sur des personnages caricaturés qui échappent à peine au grossissement dérisoire de l'esquisse; se déploient ainsi la parodie de Nano, la fidèle gouver-

nante noire, la transformation instantanée de l'idéalisme d'Ernest Picadilli en arrivisme concubiné, la bigoterie repoussante de Betsy MacCarther ou de tante Anne-Agathe, la sexualité exutoire de Rosa Gottenberg, l'impuissance désœuvrée du père et, pour finir, la distance cynique de ce Franck Enio subjugué sans rémission par la jeune Blues dont la beauté extraordinaire lui permet de cueillir comme des fleurs les propositions de mariage des hommes qui la croisent. La figure brouillée du président Robert Mugabe —“le président élu démocratiquement à vie”— y apparaît sous un jour inattendu: tortionnaire désabusé, son aspect caricatural s'accroît lors de l'épisode de la sélection de sa femme officielle, “l'ex-prostituée-première dame”. D'autres personnages secondaires inondent le récit et alimentent ce chapelet d'infidélités, de trahisons, de métissages et de sexe secrété, mais ils finissent par disparaître, inconsistants, dans les méandres de la narration.

Beyala s'applique à une dégustation épicée de la langue: la création d'un langage retentissant enivre l'univers romanesque de l'œuvre et fait montre de la ductilité de la langue française —*tikilitikiler* (100), *bikiniser* (120), *chintchiniser* (141), *dézimwabwézer*, *décocaliser*, *deshamburguiser*, *débotdoguiser* (358)... La composition du texte distille une jouissance et une délectation langagière mais pivote parfois sur une certaine mièvrerie verbale —*i.e.* “un flot de baisers aussi doux qu'une rosée de matin ensoleillé” (73)— qui rend difficile l'équilibre entre le sourire acidulé de l'auteur et la parodie mal accomplie.

Un inopiné festin de fraternisation conclut le roman sur l'ambiguïté résultant du désenchantement des uns et des chimères vouées à l'échec des autres. Dans un monde chaotique, tout repose en fin sur la fragilité des rapports humains, sur l'équilibre instable des cœurs et des esprits; mais il n'y a ni solution ni rêve, il n'y a ni bonheur ni malheur, “Il n'y a pas au monde d'innocents, [...]. Il n'existe que des êtres dont on ignore les crimes” (236).

OKTAPODA-LU, Efstratia, et LALAGIANNI, Vassiliki (dirs.) (2005) *La Francophonie dans les Balkans. Les Voix des femmes*, Paris, Éditions Publisud, 227 pp.
[Cristina BOIDARD BOISSON]

Ce recueil dense et polyfacétique, est important à plusieurs titres. Tout d'abord il attire l'attention sur une francophonie peu connue du grand public, qui résulte de l'émigration d'écrivains des Balkans pour des raisons diverses. Un exemple intéressant analysé par Olga Gancevici